

Sumos, légionnaires, pénitents de Séville... Adeptes des séries, Charles Fréger photographie en Bretagne des femmes et des fillettes en costume traditionnel.

Des coiffes en tête



La coiffe touken, Paimpol, 2012. PHOTO CHARLES FRÉGER



Bonnet de Plaintel, Saint-Brieuc, 2011. PHOTO CHARLES FRÉGER

Par **BRIGITTE OLLIER**
Envoyée spéciale dans le Trégor (Bretagne)

«**R**eculez un peu, là, stop. Vers moi maintenant, parfait. Il faut que je voie l'autre main, la main gauche, oui, merci.» Face à son modèle, Charles Fréger impose un dialogue télégraphique. C'est une constante dans son travail : pas de casting, aucun rapport particulier avec ceux qu'il photographie. D'ailleurs, il ne se définit pas comme portraitiste, même si sa nouvelle série, dont le titre n'est pas encore fixé, et qu'il appelle provisoirement *Folklore breton* en râlant («c'est pas du tout ça !»), est une suite de figures. Uniquement des femmes, parfois des fillettes, vêtues de vêtements traditionnels, dont ces coiffes aux styles panachés qui, à elles seules, font tourner les têtes.

Patineuses finlandaises

À la fois signe d'identité – il en existe autant que de villages en Bretagne – et balise sociale, la coiffe est le fil rouge des prises de vues. Et, accessoirement, un baromètre d'appoint : s'il pleut, pas de prises de vue, la coiffe amidonnée s'effondre. Or, Fréger ne veut pas évoluer en studio, mais en extérieur. D'où ces champs alentour, décor propice à la pose instantanée où le photographe installe son matériel – un appareil photo sur pied, des flashes et un drôle d'écran, translucide, tenu à bout

de bras par des volontaires enrôlés sur place, à Paimpol comme à Pommerit-le-Vicomte. «*Dès l'idée du projet, raconte Fréger, j'ai pensé à l'écran afin de me focaliser sur le costume au premier plan et d'obtenir un rendu assez doux, presque du pastel, entre le fond et la coiffe. C'est à double tranchant : ça neutralise, mais ça permet de créer un territoire sur place, et donc de faire abstraction.*» Et aussi d'être sous contrôle : depuis l'obtention de son diplôme des beaux-arts en 2000, Fréger laisse peu de place à l'improvisation. Des sumos aux patineuses finlandaises, des légionnaires aux pénitents de Séville, ce Normand, né en 1975, se joue de la répétition. Il enchaîne les séries à une vitesse régulière, porté par une rare détermination. En apparence, indifférent au doute. «*Ce qui me fait peur, c'est ce que j'entrouvre. Là, je suis au premier tiers de la série, je commence à me repérer. Depuis l'été dernier, j'ai déjà photographié huit groupes à Saint-Malo, à Saint-Brieuc, etc. Dans deux ans, je connaîtrai les groupes par cœur.*»

Charles Fréger n'est pas un vantard. S'il avance à l'intuition, il a préparé son propos, consultant les cartes postales des années 30, regardé les tableaux de Gauguin ou ceux de Mathurin Méheut. Une fois cernés les stéréotypes et les clichés, il isole ce qui le captive, définit sa matière et finit par inventer sa forme. «*Je n'ai pas la prétention de faire un inventaire des coiffes bretonnes. Dans l'inventaire, ce qui est beau, c'est la coupe. Lorsque j'étais en Bulgarie pour Wilder Mann (1), je choisisais tel costume plutôt que tel autre sur un éventail de 600 groupes. Un ethnologue ne ferait pas*

d'impasse, moi, oui. Je ne suis pas seulement guidé par le compulsif, mais aussi touché par le côté fétichiste. La coiffe, c'est aussi les épingles sur les cheveux, le rapport à l'amidonnage, les bijoux, les châles... Cet ensemble rejoint la maniaquerie intrinsèque de la photographie.» Plus qu'à une quête d'identité, il s'intéresse à une forme esthétique. À la façon dont les gens se tiennent – raideurs, plis, réflexes. À ces costumes qui contraignent physiquement pour donner une ligne au corps et permettre d'exhiber, parfois au prix de souffrances, les emblèmes de la parade. «*C'est plus quelque chose qui touche à l'aplomb qu'à la raideur. Certes, il y a la question de bien se tenir, d'une certaine éducation, et comment, malgré ce corset, chacun met ce que je nomme sa "petite larme". Sa singularité.*»

«Cercles celtiques»

Depuis huit ans, ses séries se font écho et recensent les survivances de certains rites et rituels, plus ou moins mystérieux, voire obscurantistes. Étape rurale, la Bretagne de Fréger s'appuie sur les cercles celtiques, très vivants dans cette partie de la France. Entre danses et chants, ces groupes relancent la possibilité d'une culture en version originale. Paul Cottin, directeur du centre de recherches et d'art de GwinZegal, à Guingamp (Côtes-d'Armor), accueille en résidence l'artiste et éditera, à l'horizon 2014, cette fantaisie bretonne.

Soutien spirituel et logistique des jeunes photographes, Cottin se passionne pour cette aventure. Il accompagne le photographe dans

ses déplacements et tente de comprendre pourquoi ses modèles d'un jour quittent leur jeans pour revêtir des atours d'antan. «*L'habit breton a disparu de la vie quotidienne, raconte ce cinquantenaire jovial. Ma mère ne portait pas la coiffe quand ma grand-mère la portait. En une génération, plus de coiffe. Ces femmes que photographie Charles ont leur vie, un travail, une famille. Elles ne tentent pas de faire survivre quelque chose, elles l'inscrivent dans la réalité actuelle, même si cela paraît ambigu. Les cercles celtiques récréent du lien et redonnent une identité collective.*»

Charles Fréger, révélateur ? Oui, assure le directeur de GwinZegal. «*Avant, il explorait le particularisme, aujourd'hui, il quête l'universalité de la pratique, et rapproche des zones géographiques parfois éloignées. Du coup, la typologie s'y retrouve car elle ne devient plus un particularisme, mais un marqueur des croyances, des espérances et des peurs partagées. Fréger rend visible la similitude des proximités. Ce n'est pas l'étude d'une survivance, mais, au contraire, comment ces pratiques, ces rituels reprennent sens avec ces nouvelles générations.*»

Dans ce face-à-face avec le passé demeure l'étrangeté du travail de Fréger, désireux de rester «hors du temps». Avec un air de mousquetaire, s'essayant en solo au diabolo, il lance : «*L'anachronisme est insupportable en photographie.*»

(1) «*Wilder Mann ou la figure du sauvage*» dévoile sur 19 pays européens les traditions païennes dans lesquelles des hommes se masquent et s'accrochent en sauvages. (éd. Thames & Hudson).



Bonnet de
Paramé, Saint-
Malo, 2012.
PHOTO CHARLES
FRÉGER